

## ÉMIGRER EN QUÊTE DE DIGNITÉ: TUNISIENS ENTRE DÉSILLUSIONS ET ESPOIRS

*Simon Mastrangelo, 2019. Tours: Presses  
Universitaires François-Rabelais. 302 p.*

Ce travail s'intéresse à la migration non-documentée, à l'Islam et à la Tunisie. Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne, l'ouvrage s'attache principalement au vécu migratoire de huit hommes migrants non documentés (*harraga*) entre la Suisse, l'Italie et la Tunisie. Ces témoignages principaux sont complétés par ceux d'une quinzaine d'autres *harraga*. Ces vécus oscillent entre enfermement et liberté, désillusions et espoirs, dans le contexte tunisien de l'après-révolution de 2011 (2013–2016). Quelques années après la chute du régime de Ben Ali, une majorité de Tunisiens est désillusionnée par l'absence de changement apporté par la révolution. Ayant perdu foi en l'avenir de leur pays, de nombreux jeunes tunisiens tentent alors de rejoindre l'Europe, en quête de « dignité ».

Le livre débute par l'extrait d'un journal de terrain qui met en évidence les difficultés d'accès au terrain de l'auteur. Il se confronte ainsi rapidement à des mises en garde de ces contacts sur place, issus de la classe moyenne, contre les sujets de son étude, considérés comme des « voleurs » et des « clochards ». Les représentations sociales portées sur les *harraga*, ainsi que le sentiment d'insécurité qu'elles font émerger chez l'auteur, de son propre aveu, illustrent bien les obstacles récurrents de la démarche ethnographique. Une fois dépassés, ceux-ci permettent d'éclairer des dynamiques sociales plus vastes, de « marginalisation, stigmatisation, segmentation des sociétés, précarité, injustices et enfermement » (p. 16).

Le propos de l'auteur est de « comprendre quelles sont « les stratégies de résistance » des individus qui sont victimes d'injustice,

quelles sont « leurs interprétations des obstacles rencontrés » et comment se développent « leurs quêtes de nationalité des discriminations subies et des injustices ressenties » (Mazzocchetti 2012, 1) » (p. 18). L'auteur privilégie ainsi une analyse qui explore les migrations du point de vue de la subjectivité de ces acteurs et des imaginaires de la migration. Il utilise pour cela tant les discours des *harraga* que des paroles de chanson et des contenus postés sur Facebook, et « cherche à dépasser une approche purement factuelle des migrations non documentées » (p. 264). Tout en adoptant une perspective anthropologique, l'auteur souhaite établir des ponts avec les disciplines de la sociologie, de l'histoire et de la psychologie (p. 266).

En guise d'introduction, l'auteur pose le contexte historique de son étude ainsi que ses jalons théoriques, principalement autour du concept d'« injustice » et d'une littérature sur les imaginaires migratoires. Il consacre ensuite un court premier chapitre à la problématisation des termes utilisés ainsi qu'à l'historique des migrations au départ de la Tunisie et aux politiques migratoires en Tunisie, en Suisse et en Italie.

Un excellent deuxième chapitre approfondit de façon concise la méthodologie utilisée par l'auteur ainsi que son expérience de terrain. Confronté à une population difficile d'accès, l'auteur fait face à des défis méthodologiques. Il a d'abord recours à des intermédiaires avant de privilégier un travail de flânerie dans les rues de Tunis, notamment dans le quartier de Mellassine, qui lui permet de rencontrer « au hasard », puis par effet boule-de-neige, la plupart de ses interlocuteurs. Il mène d'abord avec eux des entretiens semi-directifs de type biographique. Cependant la plupart de ses données sont produites lors d'échanges informels et d'observations qu'il recueille en partageant le quotidien et en fréquentant les

mêmes lieux de sociabilité que ses interlocuteurs privilégiés, construisant ainsi une relation de confiance sur le long terme. Les propos de l'auteur sont aussi agrémentés de paroles de chansons (de rap principalement), de contenus trouvés sur Facebook ainsi que de photographies, qu'il utilise aussi comme support lors d'échanges par une méthode de *photo elicitation interviews*.

Simon Mastangelo définit la *harga* comme l'action de « brûler » à la fois les frontières et les papiers d'identité. Elle constitue une des échappatoires possibles à l'injustice sociale à laquelle ses interlocuteurs sont confrontés. Issus des quartiers populaires tels que celui de Mellassine, les interlocuteurs de Simon Mastrangelo ont difficilement accès à une mobilité tant sociale que géographique. Ils se sentent coincés dans des quartiers minés par l'absence de perspectives, et tentent de survivre par des pratiques de « débrouille » et de petite délinquance. Selon l'auteur, dans le cours des « événements de 2011 » (une expression que l'auteur utilise pour parler de ce qu'il a été coutume d'appeler « la révolution » les nombreux cas d'auto-immolation ont laissé la place à la multiplication des départs vers l'Europe. Plutôt que de brûler leur identité physique, les *harraga* brûlent leurs identités symboliques, dans l'objectif de détruire leurs liens avec une société injuste, dont ils ont abandonné l'espoir de changement. L'espoir se situe ici dans l'imaginaire d'un ailleurs qui, s'il n'est pas idéalisé, ouvre le champ des possibles sur le plan individuel, et notamment la possibilité de « vivre dignement ». Considérée alors comme la seule possibilité d'ascension sociale, la *harga* est revendiquée comme un droit pour échapper à la *hogra*, définit comme « le mépris des élites » (Chena 2012, 59) et « l'humiliation corrélatrice des classes populaires » (*ibid.*).

Dans le chapitre 3, l'ouvrage traite des discours qui présentent la *harga* comme la seule

voie possible et la voie la plus juste, en comparaison à deux autres options : la folie, qui mène au suicide, et attend ceux qui restent, et le *djihad*, avancée comme une autre réponse à l'injustice. Les inégalités entre le Sud et le Nord, incarnées par les nombreux-ses touristes européens présent-e-s en Tunisie, et ressenties comme injustes, motivent aussi les désirs de partir des *harraga*. Finalement, l'auteur souligne comment la foi en Dieu, et notamment la croyance au *maktoub* (le destin), soutient ces revendications.

Dans le chapitre 4, l'auteur explore l'expérience de ceux qui ont été expulsés et renvoyés en Tunisie, mais qui ne pensent qu'à repartir. Pour parler de ces allers-retours, Simon Mastrangelo parle de « carrière migratoire ». Malgré des expériences de vie difficiles en Europe, avec des étapes en prison, les *harraga* tentent souvent de donner du sens à cette « carrière migratoire » à l'aide d'une grille de lecture religieuse. Certains aspects de ces parcours, mis en récit par des interlocuteurs qui parfois mentent, exagèrent ou au contraire gardent sous silence, doivent être reconstitués à partir de fragments de récits, ainsi que dans les gestes et les non-dits. Malgré ces limites, l'auteur est parvenu à mettre en lumière le caractère non linéaire de ces phénomènes migratoires. La représentation des itinéraires de ses *harraga*, sous forme de cartes, ajoute de la clarté au propos. Par ailleurs, pour faire face à ces vécus souvent douloureux, tant à l'étranger qu'en Tunisie, ses interlocuteurs « se soignent » (l'auteur parle « des médicaments des *harraga* », p. 210) à l'aide de cigarettes, d'alcool et de *zatla* (cannabis). Selon l'auteur, ces pratiques illustrent le désinvestissement physique et symbolique de ces individus vis-à-vis de la Tunisie, dans l'attente du départ. En restituant les émotions de ses interlocuteurs ainsi que celles que leurs récits ont suscitées en lui, Simon Mastrangelo parvient

à provoquer en nous de l'attachement et de l'empathie pour ses *harraga*, ainsi que de l'intérêt pour ce que l'avenir leur réserve.

Pour conclure, l'auteur souligne l'originalité de sa recherche par rapport à d'autres travaux sur la *harga* tunisienne, notamment par rapport au contexte historique particulier dans lequel a été effectuée la recherche, ainsi que par son interdisciplinarité et le type de matériaux utilisés (paroles de chansons, ethnologie digitale).

Sur ce dernier point, il m'a semblé au contraire que l'ouvrage revient peu sur l'apport de ces différents matériaux se contentant trop souvent de les utiliser à titre d'illustrations. Ayant moi-même travaillé sur des paroles de chanson de rap pour explorer l'imaginaire migratoire au Sénégal, j'ai défendu que ces chansons ne doivent pas uniquement être considérées comme le lieu d'énonciation d'une parole migrante, mais aussi comme le lieu d'énonciation des positionnements de leurs interprètes sur la migration, à l'intérieur de genres musicaux singuliers (Navarro 2019).

Les mentions à la dignité dans l'ouvrage, qui apparaît pourtant dans le titre, sont assez anecdotiques. Il est dommage que cette notion n'ait pas été davantage explorée, notamment à la lumière d'autres terrains, ce qui aurait permis à l'auteur de renforcer la pertinence de son propos. En croisant ses données avec d'autres contextes, l'auteur aurait ainsi gagné à préciser les apports de son travail, non seulement vis-à-vis de l'analyse de la *harga* tunisienne, mais aussi vis-à-vis d'autres travaux sur la migration non documentée.

D'autre part, si l'auteur se présente comme anthropologue et historien des religions, et s'il développe certains éléments ayant trait à la religion, il ne défend pas de posture épistémologique sur la manière dont l'approche en sciences sociales des religions permet d'enrichir l'analyse de la migration non documentée.

Je trouve par ailleurs intéressante l'exploration des phénomènes de déviance sociale mis en évidence par l'auteur. J'y vois notamment de nombreux parallèles avec l'ouvrage de Philippe Bourgois, *En quête de respect: le crack à New York*, qui n'apparaît pas dans la bibliographie de l'auteur. Dans les deux ouvrages, la quête de dignité est au cœur des motivations que les auteurs prêtent à leurs sujets, exclusivement masculins et aux comportements « déviants » : recours à l'économie informelle, petite délinquance, consommation et vente de stupéfiants. Ces comportements sont pour Bourgois (2001) associés à une « culture de la rue » [...] émergeant en opposition à l'exclusion suscitée par la société dominante. La culture de la rue est un véritable forum alternatif où peut s'affirmer une dignité personnelle autonome » (p. 36). La *harga* comme la « culture de la rue » chez Bourgois se présentent comme des manières d'échapper à l'humiliation et de restituer une virilité menacée. Il y aurait eu là matière à creuser davantage le rôle des sociabilités urbaines, à l'échelle du quartier, y compris par la voie du rap, chez les *harraga*, et à générer d'autres ponts possibles entre migrations non documentées, imaginaires et créations culturelles.

## Références

- Bourgois, Philippe.** 2001. *En quête de respect: le crack à New York*. Paris: Seuil.
- Chena, Salim.** 2012. « Sidi Salem » et el *harga*. » *Hommes et Migrations* 1300, no. 6: 52–61.
- Mazzocchetti, Jacinthe.** 2012. « Sentiments d'injustice et théories du complot. Représentations d'adolescents migrants et issus des migrations africaines (Maroc et Afrique subsaharienne) dans des quartiers précaires de Bruxelles. » *Brussels Studies* 63. <https://journals.openedition.org/brussels/1119?lang=nl>
- Navarro, Cécile.** 2019. « Le soldat n'a pas fui, il est parti chercher de la force » : explorer les

imaginaires migratoires à l'aune des carrières artistiques dans le rap au Sénégal. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 35, no. 1–2: 149–169.

*Cécile Navarro, HES-SO Valais//Wallis, cecile.navarro@hevs.ch*

## LA FABRIQUE DE L'INTÉGRATION

*Flora Di Donato, Élodie Garros, Anne Lavanchy, Pascal Mahon, Tania Zittoun, 2020. Lausanne: Antipodes. 351 p.*

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un projet de recherche interdisciplinaire, mené de 2013 à 2017. Les cinq auteur·e·s y interrogent la manière dont, en Suisse, l'intégration se construit et est contestée, principalement durant les procédures de naturalisation. L'ambition de ce livre est de montrer que l'intégration «constitue la somme de processus vivants, mis en œuvre, régulés, entravés, agis et vécus, subis ou soufferts, par de très nombreuses personnes, dans des postures et des rôles différents» (p. 16). En d'autres termes, plutôt que de répondre à la question «Qu'est-ce que l'intégration?», les auteur·e·s s'attachent à identifier comment cette notion, dans sa dimension légale, est construite par les acteurs et actrices concerné·e·s, dans un contexte particulier.

Ce livre est organisé en quatre parties. L'introduction s'attarde sur l'un des importants apports de cette étude, à savoir son approche interdisciplinaire. D'un point de vue méthodologique, toutes et tous auteur·e·s prennent en compte «l'historicité» des phénomènes étudiés (p. 48) et leur nature socialement construite. Ensuite, une attention particulière est donnée «aux perspectives spécifiques des actrices et acteurs sur un objet donné» ainsi qu'«aux notions, valeurs et pratiques qui font faire des choses aux gens ou dont les gens font usage dans certaines circonstances» (pp. 49–50). Ce livre est

ancré dans une démarche de recherche qualitative donnant à voir différentes dimensions de la procédure de naturalisation dans le canton de Neuchâtel. Pour l'épistémologie, les auteur·e·s s'appuient sur des approches issues de leurs matières respectives, à savoir «l'analyse juridique, l'approche socio-clinique du droit, l'anthropologie des institutions et la psychosociologie culturelle» (p. 48). Sur ces bases, trois perspectives analytiques sont élaborées pour éclairer l'intégration à l'aune de la procédure de naturalisation. La première consiste en l'analyse de la trajectoire administrativo-légale d'une naturalisation. Cette perspective s'intéresse à l'intégration en tant qu'«institution de réinvention [...] dont la fonction principale est de transformer le statut identitaire de personnes qui y entrent en principe de manière consentante» (p. 37). Empruntée à la sociologie, la notion d'institution de réinvention révèle l'introduction de mesures d'individualisation du droit des étrangers comme autant de mécanismes visant à modifier la personne afin qu'elle puisse prétendre à devenir suisse. La seconde perspective porte sur la trajectoire de la personne candidate. Ici, la notion de «sphère d'expérience» est centrale, désignant «la diversité d'expériences cohérentes et socialement situées que traverse une personne» (p. 39). Dans cette perspective, la procédure constitue une sphère d'expérience qui, pour les candidat·e·s, peut avoir des effets considérables sur d'autres sphères, personnelles ou professionnelles, en les validant ou les annihilant. La dernière perspective consiste en l'analyse des «transactions» (p. 41) qui s'opèrent entre la trajectoire administrativo-légale et la trajectoire de vie «susceptibles d'accélérer, de ralentir et d'infléchir les trajectoires elles-mêmes» (p. 41). Les transactions peuvent être explicites, tels les échanges formels entre personne requérante et administrations, ou implicites,